

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 52

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: V.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187266>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vieillards : recueillez les témoignages d'attachement de ceux qui vous sont chers, et jouissez en vous sentant revivre dans vos petits enfants.

En un mot, ne laissons point passer ce moment de l'année sans accomplir quelque bonne œuvre. Un auteur, dont j'oublie le nom, a écrit cette belle pensée :

« L'aumône pressante, c'est de l'argent ; l'aumône de réflexion, c'est une consolation ; l'aumône du cœur, c'est une larme !... Heureux ceux qui les pratiquent toutes trois ! »

L. M.

X..., le 20 décembre 1882

Monsieur le Conteur,

Cela vous intéressera peut-être de savoir comment ça s'est passé chez nous le jour de la nomination de notre concitoyen Louis Ruchonnet à la présidence de la Confédération. Quand notre syndic eut reçu la dépêche annonçant le résultat de l'élection, tout de suite il dit à sa femme qui tricotait près de lui : « Louise, donne voir mon brostou neuf, il faut que je sorte. »

— Alors, qu'as-tu de nouveau ?

— Regarde cette dépêche, et tu me diras toi-même s'il ne faut pas que je sorte.

— Hé bien, quoi, est-ce que je sais ce que ça veut dire, moi ?

— Ne sais-tu donc plus lire ?

— Que oui, mais des présidents, on en voit tous les jours ; n'es-tu pas président de la commune, toi ?

— Oui, mais ne comprends-tu pas que c'est autre chose, le Président de la Confédération suisse, et c'est un Vaudois qui vient d'être nommé, M. Ruchonnet !

— Avec ça qu'elle est tant grande, ta Confédération suisse, c'est à peu près le plus petit pays de l'Europe, n'y a pas besoin de tant faire de bruit pour ça.

— Acque ! tu ne veux rien comprendre ; tu es mal tournée.

— Oh ! que oui que je comprends.

— Et que comprends-tu ?

— Eh bien, je comprends que tu vas rentrer tard ce soir.

— Peut-être bien ; il en vaut la peine ! une fois n'est pas coutume.

— Et puis que Mossieu aura mal à la tête demain.

— Eh bien, que cela te fait-il ?

— Que ça te fait-il ! tu es drôle, toi ; qui est-ce qui te soignera, ce n'est pas ton président de la Confédération, je pense ?

— Probablement pas ; mais que veux-tu, il faut que j'aïlle ; allons, embrasse-moi pour te remettre de bonne humeur, je ne veux pas que tu me fasses la mine dans un beau jour comme celui-ci.

— Tu ne rentreras pas trop tard, alors ? tu sais que j'ai toujours tant peur avec cette politique.

— Allons, ne crains rien, Louise, on se donne plus de coups de langue que de coups de poing !

— A la bonne heure, ça vaut mieux ; mais tout de même, ne rentre pas tard.

Et voilà notre syndic endimanché dans le broustou neuf, botté de frais, son grand pocharde sur l'oreille, les mains dans les poches, qui prend gravement la

direction de la Maison-de-ville, sa dépêche à la main.

C'est un bel homme, notre syndic, jeune encore, grand de taille, barbe noire, bon enfant, peu causeur, mais crâne et aimé de tous ses administrés.

— Où est le président de la jeunesse ? dit-il en entrant :

— Le voilà, répond celui-ci qui arrivait par la porte du fond.

— Ah ! mon mince, tu as déjà niflé quelque chose, toi !

— Oh que non, monsieur le syndic, seulement on se pensait bien qu'il fallait se tenir prêt.

— Eh bien, lis voir cette dépêche.

— Bravo, bravo... ça fait qu'il faudra sortir les pièces.

— N'y a pas de doute, dépêchez-vous !

— Et la poudre ?

— Tiens, voilà un bon pour dix livres ! Es-tu content ?

— Oui, M'sieu le syndic... mais... mais...

— Mais quoi, que veux-tu encore ?

— C'est pour ce qui est rapport au boire, dit le jeune homme.

— Ah, ah ! je t'attendais là, vous n'êtes pas des hommes à tirer à sec, vous autres ; tiens, voilà un bon pour dix litres, mais ne vous pochardez pas !

— Non, syndic ; merci, syndic !

— Et puis, soyez prudents, je ne veux point d'accidents !

— Soyez tranquille, on s'y connaît, nous !

Le soir, tout ce que la commune compte d'hommes valides s'entasse dans la grande chambre de la Maison-de-ville ; la fanfare locale, sous la direction du caporal trompette joue autour du billard ; la société de chant, le régent en tête, prend position à la table d'en haut ; la municipalité en corps avec quelques précaux occupe la table du fond, dominant le tout de sa paternelle autorité.

De temps en temps une détonation de tête-de-chat retentit dans la campagne. Morceaux de musique, morceaux de chant alternent, la gaité s'établit peu à peu. Ce n'est pas le tout que ça, dit le syndic à ses collègues, il faudra bien que quelqu'un dise un mot ; vous savez, messieurs, que je ne suis pas orateur, donc c'est à vous à vous arranger !

— Commence voir, Pierre, toi qui vas par le Grand Conseil.

— Oh ! moi, je ne commence pas.

— Et toi, Louis, dis voir quelque chose.

— Après, tant que vous voudrez, mais je ne veux pas commencer.

— Si seulement Philippe était par là, il causerait assez, lui.

— Le voilà justement qui entre, il faut lui dire ! Oh ! alors, lui, pour causer, c'est un tout fin.

— Philippe, viens voir ici, dit le syndic ; voilà ces messieurs qui ont pensé à toi pour dire deux mots sur la circonstance ; es-tu d'accord ?

— Pourquoi pas ; seulement laissez-moi boire un verre avant.

— Eh bien, tiens, et puis, en route ; monte sur le tabouret.

— Silence ! silence ! crie-t-on de tous côtés.

— « Citoyens et confédérés, dit l'orateur — il y avait deux ouvriers allemands dans la salle —

« c'est avec bonheur que je viens célébrer avec vous
« l'arrivée à la première charge de la Confédération
« d'un citoyen vaudois, notre ami, M. L. Ruchonnet,
« etc., etc. »

Quand il a fini, les bravos éclatent de toutes parts et l'on entonne le traditionnel : « Qu'il vive, qu'il vive, qu'il vive et soit heureux ! »

La glace est brisée; un deuxième orateur succède au premier; tout en l'écoutant, observons un personnage qui est dévoré de l'envie de se faire entendre, mais qui n'ose pas se présenter lui-même ! Le voyez-vous aller d'un ami à un autre ?

— Dis-donc, Frédéric, il n'a rien dit de telle affaire dans son discours, ne trouves-tu pas que l'on devrait faire ressortir ce point ?

— C'est vrai.

A force d'adresser la même question à divers assistants, il finit par en trouver un qui ajoute :

— Eh bien, ne sais-tu pas dire un mot toi-même ?

— Crois-tu ?... c'est que je n'aime pas me produire.

— Comment donc, quand on cause comme toi !

— Enfin, si tu crois. Et voilà notre homme qui demande la parole :

— « Citoyens, dit-il, à la demande générale de mes amis, je me vois forcé, pour les contenter, de venir vous dire que, etc. »

Et ainsi de suite, les discours alternent avec les chansons, et bientôt tous veulent causer ou chanter à la fois; il n'y a que le premier pas qui coûte.

Mais l'horloge de la salle, qui ne s'est pas arrêtée pour tout ça, murmure à l'oreille droite de notre syndic : « Dis-donc, l'ami, c'est bientôt le moment de rentrer à la maison, sinon, tu sais, la Louise ne sera pas contente. » — Bah ! lui souffle dans l'oreille gauche l'envie de rester, encore un moment, on ne nomme pas tous les jours un citoyen vaudois président de la Confédération ! !

Et le lendemain :

— Tu es joli ! disait la Louise à son homme, tu en as bien de plus, n'est-ce pas, et ton président aussi !... Je te l'avais bien dit, mais tu ne veux jamais m'écouter... Allons, viens boire le café pour te remettre.

V.

L'an 1882.

Delon que vint, à picolon de la miné d'août matin, quand lo saint à Sylvestre arà veri lo folliet de l'armana, tot sarà de : l'an quatre veingt houitantè dou sarà parti po lo vilhio teimps, redjeindrè lo pétairu à bassinet, le demi-pots, la cadenetta et lo catsimo d'Osterva. Lo vouaïque don bintout lavi, cé an qu'a été, coumeint ti le z'autro, bon et crouio, kà se lài a z'u de la guerra et dâi z'inondachons, n'ein z'u 'na boune annâie de fein et de tserfouliet, et âo bêt dâo compto, cein n'a diéro tsandzi dein stu bas mondo.

Ora po cein qu'ein est de la politiqua dâi grands pâyis tandi l'annâie, vaitse lo principat :

Ein Russie, cein n'est rein tant bin z'allâ. Lo pourro empereu est tot coumeint se l'étâi à capiâti, kà n'ousè rein tant sailli de dzo, rappoo à cliâo tsaravoutès de nialistes, qu'on l'âo dit dinsé po cein que sont coumeint le nialès dein lo bon fromeint, et qu'ont djurâ que lo faut has. Cé empereu a on

bon gadzo, se vo volliâi, et de bio savâi que lài tint ; mâ à sa pliaice, demandéré mon condzi et mettré on avi su la folhie po mè tsertsi oquie d'autro.

Lo Moustaphâ n'est qu'on bracaillon ; kâ tot ein faseint boun' asseimblant âi Godem, l'est bin li qu'anixavè Arabi contre leu : et ora qu'Arabi a été prâi coumeint 'na mayeintse dein onna dzéba, lo Surtan vâo pas que sâi de de s'ein ètrè mècliâ. L'est onna route.

L'Autriche et l'Italie n'ont pas fé grand pussa sti an. Diont que lo valet à Vito à Manuvet est on crâno zigue que laissè ti les z'Étaliens sè pombliâ de poleinta et de macaroni.

Bismark est adé fermo quie. Sè fâ vilhio, et s'est laissi crêtrè tota sa berbitche. Dein ti le cas, sè faut adé démaufiâ de li, kâ l'est on fin retoo, qu'a lo diablo po recoulâ le bouennès à l'Allemand et po fère tsandzi la jographie. Sarâi-te petêtrè d'accœo avoué Ulysse Guinand ?

La fenna à Foncet a bouébâ y'a on part de dzo, de 'na demi-batz, et le z'Espagnolets sè preparont po lo batsi.

Lè z'Anglais sont adé le mémo. L'ont adé oquie à fotemassi decé, delé ; et portant l'ont prâo à retoodrè per tsi leu. Lài a on certain Parnet, de pé l'Irlande, que l'ont fotu frou dâo Grand Conset on dzo, que le z'eimbetè, kâ voudrâi coumeint cliâo de Lutry, on 23^e canton ; mâ la Vitorine ne vâo pas ein ourè parlâ.

Ein France, cein ne va rein tant bin. Tsandzont quasu asse soveint de gouvernement què de tse-mise ; le z'ovrà font dâo grabudzo ; le z'incourâ ne sont pas conteints ; cliâo de pé Marseille sont ein procès avoué l'Ugénie ; Gambetta s'est estropiâ ein vollieint teri on étiairu ; et na pas s'accordâ po criâ : Vive la république, tsaquie parti ne fâ què ruailâ : à moi l'os.

La Suisse n'a rein fé tapdi sti an que de refredounâ : refredon po la loi su le mauz de veintro ; refredon po cliâ dâi novés mécaniques à rasâ et autro que sont pas onco einveintâ, et refredon po lo régent fédérau.. Cé refredon âo référandon, l'est on espèce de sabot què les citoyens mettent âo tsai de l'Etat quand cliâo que conduisent vont trâo rudo. S'on ne met què lo sabot, n'ia pas grand mau ; mâ lo diablo l'est quand y'ein a que font einreimblâ ein faseint caludzi lo tsai dein le vilhio roussins iò le ruès s'einfoncent tant qu'âi z'abots. Enfin, po l'an que vint, faut espérâ que l'âodrâ mi ; que le z'accouâti accoulièront pe balameint, et que le patets n'einriyèront qu'avoué la mécanique ; et s'on vâo que l'annâie 83 sâi boune po la Suisse, ne tint qu'à no : n'ein qu'à no bin accordâ.

4

Un nid de fripons.

Il faisait un froid glacial au moment où les voyageurs mirent pied à terre sur le quai de la gare d'arrivée. La lune, dans son dernier quartier, se trouvait cachée par d'épais nuages ; la cloche de l'église appelait au temple les fidèles pour les offices de la nuit.

— Comment, Louis n'est pas là avec ma voiture ? s'écria Madame d'Omerley.

— Nous irons à pied, répondit Gérard ; c'est l'affaire de cinq minutes.

— Votre dépêche ne lui enjoignait donc pas de venir nous attendre ici ?

— Je crains d'avoir omis cette recommandation.

— Décidément, murmura à voix basse Madame d'Omer-